

L'UNION DES CANTONS DE L'EST.

Journal Politique, Industriel, Littéraire et Agricole.

P. L. TOUSIGNANT, Propriétaire-Editeur et Rédacteur

Notre Foi, Notre Langue et Nos Institutions.

L'UNION FAIT LA FORCE.

FEUILLETON DE "L'UNION."
15 SEPTEMBRE 1870.

NICOLAS.

(SUITE DE L'ALLEMAND.)

(Suite.)

Les jeunes comtesses qui habitaient le château paraissaient moins gentilles que la fille du garde-chasse. Sa grâce ne lui venait pas seulement de la beauté de son visage et de l'élégance de sa taille élancée, elle était produite par des causes moins passagères et plus précieuses. L'enchantement qu'elle faisait rayonner autour d'elle jaillissait de son âme et de son cœur. Quand elle disait un mot, elle faisait du bien à quelqu'un ; lorsque ses limpides yeux bleus rencontraient d'autres yeux, leur regard pénétrait jusqu'au fond de l'âme et y laissait une impression qu'on ressentait longtemps après que ce regard s'était détourné. Il n'y avait rien d'extraordinaire dans sa vie. Elle ne faisait pas autre chose que les jeunes filles du village, mais elle mettait dans toutes ses actions une grâce particulière. Elle était aimée de toutes ses compagnes, qui ne parlaient d'elle que pour en dire du bien. Elle vivait simplement auprès de son vieux père, inquiet et grondeur, dans la maison destinée au garde-chasse par le Comte, dont il surveillait les forêts. Elle avait perdu sa mère de bonne heure, et le vieillard avait concentré sur elle toutes ses affections. Soit qu'elle eût hérité de sa mère le goût d'une vie paisible et cachée, soit qu'elle fût absorbée par la tenue de sa maison et les soins qu'elle donnait à son jardin, elle se montrait rarement au milieu des habitants du village. Moins souvent encore, il arrivait à quelqu'un de franchir le seuil de sa demeure. Un grand chien de chasse blanc, à l'œil vigilant, à l'oreille fine, pendant l'été, lorsque la forêt lui était interdite, était assis, gardien attentif, semblable à une statue, sur le plus haut degré de l'escalier de pierre de la maison, et faisait entendre son aboiement sonore, dès qu'un étranger s'approchait, jusqu'à ce que Johanna lui ordonnât de se taire. Mais il y avait quelqu'un qu'il laissait venir sans aboyer. Il bondissait de joie dès qu'il le voyait approcher, s'aplatissait contre terre et agita sa queue soyeuse. Ce visiteur privilégié n'était autre que Nicolas. Cependant il se montrait rarement dans la maison de Johanna, et quand il y venait, c'était toujours comme messenger de son frère auprès du garde-forestier, le fidèle compagnon de chasse d'Hermann. Une visite à la maison de Johanna était toujours une heure de joie pour le bon Nicolas. En été il ne quittait jamais le jardin sans emporter la plus belle rose attachée à sa boutonnière. Arrivé chez lui, il la mettait dans l'eau et la soignait jusqu'à ce qu'enfin elle se fêtrât. Alors il la déposait dans un coffret où étaient conservées beaucoup d'autres fleurs fétries, cueillies de la même manière depuis nombre d'années ; mais personne ne le savait. Ainsi l'idiot avait aussi ses secrets, qu'il tenait cachés même à sa mère et à son frère. Lorsqu'il était tout seul, il ouvrait son cher coffret et examinait ses fleurs l'une après l'autre, puis il les replaçait soigneusement et les enveloppait d'un mouchoir de soie pour les préserver de la poussière.

Excepté les domestiques attachés au service du Comte, Nico-

las était le seul homme à qui le garde-forestier permettait d'entrer dans sa maison. Hermann lui-même n'y venait pas. Il savait qu'à chaque visite le garde-chasse fronçait les sourcils d'une manière qui exprimait avec énergie son mécontentement. Ce père grondeur ne faisait bon accueil qu'à Nicolas le Simple, qu'il ne croyait pas devoir confondre avec le reste des hommes, à cause de la perpétuelle enfance de son esprit. Johanna voyait toujours volontiers arriver ce visiteur exceptionnel et lui permettait de rester quelque temps avec elle. Il ne parlait que pour s'acquitter du message que son frère lui avait confié ; mais il se tenait près de Johanna dans le jardin, l'aidait à arracher les mauvaises herbes, écoutait ses paroles avec attention, riait avec une gaieté enfantine. De temps en temps la jeune fille chantait un couplet. Lorsque, après l'avoir quittée, Nicolas errait seul dans la campagne, il sifflait l'air de la chanson qu'il venait d'entendre ; s'il ne reproduisait pas avec justesse la mélodie, il s'arrêtait, branlait la tête, mettait une main sur son cœur attristé, et s'appliquait à retrouver l'air qui lui échappait. Il parvenait parfois à saisir les doux accents qui l'avaient ému ; avec quel bonheur alors il sifflait ces notes harmonieuses ! O cœur de l'homme ! quel que soit le mur épais qui l'emprisonne, le rêve céleste de l'amour arrive jusqu'à toi, d'autant plus saint, d'autant plus pur, que le monde ne le soupçonne pas et n'y mêle aucun alliage corrupteur.

Un soir d'été, tandis que Nicolas contemplait avec sa naïveté ordinaire l'azur d'un ciel sans nuages, et respirait le souffle attiédi de la brise, Hermann vint à lui, tenant à la main un papier plié en forme de lettre. Ses yeux pétillaient de joie et d'espiègnerie, ses pieds semblaient ne pas toucher la terre ; on aurait dit qu'un bonheur intérieur le soulevait et le portait. Il fit un signe à son frère, qui se hâta d'accourir, et lui dit avec mystère : " Nicolas, veux-tu aller pour moi à la maison du garde-chasse ? Mais cette fois ce n'est pas pour le vieillard que je t'envoie ; c'est uniquement pour Johanna. Il y a quelque chose d'écrit sur ce papier ; je n'ai pas besoin de recevoir un mot de réponse... Mais, Nicolas, remarque bien quel visage elle aura en lisant ce billet. Tu me diras si elle t'a semblé joyeuse ou triste, si elle est devenue rouge ou pâle. Retiens bien aussi tous les mots qu'elle te dira. Dès que la commission sera faite, tu reviens-dras et tu me raconteras tout. Veux-tu ? "

Nicolas avait écouté chacune de ces paroles avec toute l'attention dont il était capable. Lorsque son frère voulut lui expliquer une seconde fois le message dont il était chargé, il secoua la tête, mit une main sur son cœur et s'écria à plusieurs reprises, convaincu qu'il ne pouvait pas se tromper : " Je sais tout cela !... Je sais tout cela !... " Riant et chantant, il s'empressa d'aller où son frère l'envoyait. Il longea la haie du jardin du garde-chasse, et ouvrit une petite porte de côté qui conduisait à un berceau de verdure entouré de roses de Jéricho en fleurs, dont le parfum odorant embaumait l'air du soir. Johanna, quand le temps était beau, avait coutume de passer quelques moments sous ce berceau, à l'heure où le jour finit et où la nuit commence. La mémoire du cœur avait fidèlement rappelé à Nicolas ce détail. Il suivit le sentier secret qu'il con-

naissait, et arriva sans être aperçu jusqu'à l'appartement de Johanna. Quand il apparut soudain à son côté, en lui présentant la lettre d'Hermann, elle jeta un léger cri de surprise ; mais, dès qu'elle eut reconnu Nicolas, loin de se montrer fâchée, elle se mit à rire avec sa grâce accoutumée. Nicolas, selon son habitude, ne prononça aucune parole. Regardant avec admiration la belle Johanna, il lui présenta la lettre de son frère. La jeune fille la regarda, rougit, hésita ; Nicolas balbutia non sans peine ces quelques mots : " Pas pour votre père... pour vous... de la part d'Hermann. "

La jeune fille saisit la lettre d'une main tremblante, la déplia, la parcourut d'un regard, lut la première et la seconde ligne, relut depuis le commencement jusqu'à la fin, et un trouble charmant se peignit sur son visage. Longtemps, longtemps ses yeux restèrent attachés sur la lettre, et cependant elle contenait bien peu de lignes. Johanna semblait s'être plongée dans le monde de ses pensées et de ses sentiments. Elle avait complètement oublié le message, qui attendait avec patience. Il tenait ses yeux fixés sur la lettre et sur la jeune fille, dont il partageait par sympathie le trouble et l'agitation. Enfin Johanna soupira profondément et leva les yeux ; ils rencontrèrent les yeux limpides et francs du bon Nicolas. Une légère larme mouilla sa paupière et voila l'éclat de son regard. Avec une émotion qu'elle ne put dominer, elle tendit ses deux mains au frère d'Hermann, arrêta sur lui un regard affectueux et murmura ces mots : " Mon frère ! mon cher et bon frère ! "

Nicolas saisit les deux mains blanches de la jeune fille et les pressa dans les siennes. Il ne pouvait prononcer aucune parole ; mais il sentait au dedans de son âme surabonder un ineffable bonheur. Elle lui avait dit : " Mon frère ! " Ce seul mot contenait pour lui tous les enchantements de l'amour. Ce nom de frère était pour lui, avec le nom de mère, tout le vocabulaire de la tendresse. Elle lui avait dit ce mot au lieu des autres paroles dont elle se servait pour les étrangers. Elle avait souri à travers ses larmes ! Elle avait exprimé par la douceur de son regard tout ce que ce mot de frère contenait d'affectueux.

Quoique vagues et confus, ces compliments agitaient le cœur du pauvre idiot et se révélaient au dehors par l'agitation de son visage. Il voulait parler, mais ses lèvres semblaient paralysées. Il cherchait un mot, mais il ne pouvait pas le faire entendre. Johanna cependant redevenait calme et maîtresse d'elle-même. Elle retira ses mains des mains de Nicolas, se dirigea vers le rosière le plus voisin, cueillit un bouton de rose à demi-épanoui, alla chercher une grappe de myosotis, revint vers le jeune homme avec la familiarité d'une sœur aimée, et attacha le petit bouquet à la boutonnière de son habit. Nicolas se laissa tout faire sans prononcer une parole. Il ne pouvait que regarder, en souriant légèrement, la rougissante jeune fille qui, en ce moment, ressemblait à la fois à un bouton de rose à demi-épanoui et à un *Vergissmichnicht*. Il s'était établi entre eux deux une muette communication, aussi n'osa-t-elle plus ramener sur ses lèvres ces mots qui lui étaient échappés dans un moment d'émotion et de joie inattendue : " Mon frère, mon cher et bon frère ! " Elle conduisit Nicolas par le bras jusqu'à la porte du jardin, lui tendit la main encore une fois, puis se hâta de rentrer et d'aller s'en-

fermer dans sa mystérieuse petite chambre de jeune fille. Là, elle relut la lettre, la lut encore, la couvrit de baisers, puis elle s'agenouilla, cacha sa tête dans ses mains et pria. Elle alla ensuite devant le portrait de sa mère et lut à haute voix, pour la première fois, la chère lettre, comme si elle eût voulu que sa mère en entendît la lecture. Elle tourna vers le portrait ses regards pieux et murmura : " Mère, mère ! il le veut ! il le veut que je sois sa femme ! Mère, donne-moi ta bénédiction ! Je l'aime, oh ! je l'aime bien tendrement. " Elle se mit à genoux devant le portrait, la tête inclinée ; il lui sembla que sa mère faisait descendre sur elle sa bénédiction.

Cependant Nicolas était retourné chez lui, semblable à un homme égaré par un songe. Son frère l'avait attendu avec une impatience toujours croissante. Il s'empressa de le conduire dans sa chambre, désireux de connaître l'effet que sa lettre avait produit. Mais tous ses efforts pour obtenir une réponse satisfaisante ne parvenaient pas à délier la langue de son frère. Il lut cependant sur son visage heureux et empoigné par l'émotion, que le message avait été bien accueilli. Il crut que Nicolas avait compris qu'il venait de faire une demande en mariage et que la surprise l'empêchait de parler. Il varia ses questions : " Rapporte-moi, au moins, ce que t'a dit Johanna. Elle doit avoir parlé. Répète-moi ce qu'elle a dit. " A cette demande, Nicolas laissa éclater tout le bonheur intérieur qui inondait son âme et répandit un torrent de larmes. Il se jeta dans les bras d'Hermann et s'écria : " Elle m'a dit : Mon frère, mon cher et bon frère ! "

Hermann tint longtemps son frère embrassé. Il vit dans cette effusion de sentiments un témoignage de l'intérêt fraternel que Nicolas prenait à son bonheur. Il crut qu'il avait été compris, et s'abandonna sans réserve à des rêves charmants de félicité. Il avait entièrement oublié son frère, qui reposait toujours sur sa poitrine et qui partageait à la fois son contentement et son oubli de tout ce qui n'était pas Johanna. Enfin tous les deux reprirent conscience d'eux-mêmes. Ils se serrèrent la main avec affection, et Nicolas monta d'un pied léger dans sa petite chambre solitaire, sous les toits. Il regarda soigneusement de tous côtés. Il était bien seul ! Il courut à son coffret. Il ouvrit ce sanctuaire de son amour où étaient contenues tant de fleurs desséchées, cueillies dans le jardin de Johanna. Il enleva le mouchoir de soie qui les recouvrait et contempla d'un œil ravi ce cher trésor. Il enleva de sa boutonnière le dernier bouquet que la main de Johanna avait attaché avec tant de soins, et le déposa auprès des autres bouquets flétris depuis longtemps. Non, il ne devait plus être exposé à des regards étrangers, il devait exhaler tout son parfum dans sa petite chambre, il devait y rester caché et reposer toujours dans le coffret où étaient enfermés ses souvenirs, jusqu'au jour où lui-même irait reposer dans la tombe.

Tels étaient les sentiments du jeune homme. Sans doute il ne s'en rendait pas un compte exact et il ne les exprimait pas avec des mots précis ; mais son amour n'avait rien de commun avec les désirs et les espérances terrestres. Le pauvre idiot ne se demandait pas si la vue de ces fleurs, reçues des mains de Johanna, lui causait plus de joie intérieure que ces mots qu'il répétait tout-bas : " Mon frère, mon cher et bon frère ! "

HISTOIRE NATURELLE.
Apparition de l'Homme.
(Suite.)

On voit par cet aperçu qu'il n'est pas même nécessaire de recourir à l'hypothèse du séjour de l'homme dans les cavernes pour expliquer la présence des ossements humains dans ces lieux ; mais rien n'empêche de supposer que l'homme primitif ait pu chercher un abri dans quelques-unes de ces grottes d'une grandeur suffisante et d'une disposition qui lui pût convenir. Dans une sépulture trouvée à Aurignac (Haute-Garonne), et que M. Lartet a visitée, dix-sept squelettes humains étaient entassés dans une excavation creusée dans le roc. Les ossements divers et des objets siliceux. Ce savant pense qu'un repas funèbre avait eu lieu en l'honneur de ces dix-sept morts, et que les hyènes en avaient dévoré les restes.

Nous dirons donc avec Cuvier : " Tout porte à croire que l'espèce humaine n'existait point dans les pays où se découvrent les os fossiles, c'est-à-dire dans la plus grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, à l'époque des révolutions qui ont enfoui ces os. "

On en était resté jusqu'à présent à cette solennelle affirmation de Cuvier, et il faut l'avouer, une si grande autorité, si bien étayée par les faits, devrait suffire au moins jusqu'à de nouvelles découvertes. Vers 1847, " un homme voué au culte de la science dans son acception la plus pure, M. Boucher de Perthes (1), " appela l'attention publique sur des silex ou pierres à fusil, ayant généralement la forme et la grandeur de coins à fendre le bois et nommés *haches de pierres*. Ces haches, aujourd'hui bien connues, ont servi à caractériser une des premières étapes de la civilisation, la période dite *l'âge de pierre*. Tout récemment, le même savant explorateur signalait à l'Académie des sciences la découverte d'une *mâchoire humaine dans un terrain non remanié à Abbeville*. C'est dans le lieu du gisement des haches que les ouvriers terrassiers avaient trouvé des dents et une mâchoire humaine, en même temps que des fragments de dents d'éléphant (*elephas primigenius*).

M. de Quatrefages s'empressa d'aller constater la découverte, et il se trouva à Abbeville en même temps que M. Falconer, paléontologiste anglais distingué (2). Ils visitèrent ensemble le terrain de *Moulin-Quignon*, et tout en réservant la question de la nature du terrain, considéré par M. Boucher de Perthes comme *diluvien*, ils convinrent que la mâchoire reposait dans la couche indiquée, à côté des haches. " Elle est dans un état remarquable de conservation, elle ne paraît pas avoir été roulée, ce qui fait penser qu'elle n'est pas venue de bien loin. " La grandeur de l'angle des deux branches, la disposition de la dent unique restée dans la mâchoire, avaient tout d'abord fait croire qu'elle pouvait provenir d'une race particulière.

Une question de cette importance ne pouvait être soulevée sans une certaine agitation. Du moment que la nouvelle fut propagée, des doutes graves s'élevè-

rent sur l'authenticité de la découverte. M. Falconer, lui-même à peine rentré en Angleterre, se déclara convaincu de la fausseté du fossile d'Abbeville. Il écrivit à ce sujet une lettre qui eut un certain retentissement (3), et où perçait un peu d'ironie. Ces nouvelles convictions résultaient pour lui de l'examen des haches et d'une dent. M. de Quatrefages fit alors justement observer qu'il n'était pas question de la mâchoire dans les raisons qui avaient déterminé le changement de front de M. Falconer, et par conséquent que l'erreur, en lui supposant constatée, n'atteignait pas l'objet le plus important. Chez un homme de la valeur de l'éminent paléontologiste, un revirement ne pouvait s'être produit sans cause. Ce qui s'était passé, on l'apprit bientôt : des ouvriers, voyant le prix que les savants attachaient aux haches, avaient fait de celles-ci l'objet d'une industrie frauduleuse en les imitant fort habilement. On sut que le talent d'imitation s'était exercé sur tous les objets anciens et modernes : on imite les vieilles médailles, les objets d'art comme les perles et les pierres précieuses ; parfois des connaisseurs expérimentés s'y trompent. Mais n'est-il pas naturel de conclure qu'il y a des haches imitées parce qu'il y en a de vraies ? Il existe d'ailleurs des caractères qui permettent d'établir avec une très grande probabilité, sinon avec certitude l'antiquité d'un objet quelconque. On reconnaît les empreintes diverses qu'y ont laissées et le temps et l'usage : les arêtes s'émoussent, la surface s'altère, et, dans certains cas, des incrustations se forment, etc. Ce dernier caractère est déterminant, (dendrites) (4) résultant d'une action remarquablement lente qu'on ne saurait remplacer.

Au milieu de ces perplexités, on consulta un professeur d'un mérite distingué, M. Delesse, qui fait à l'Ecole normale supérieure le cours de géologie. Après un examen consciencieux, M. Delesse s'exprimait ainsi : " Il me semble que les haches humaines sont bien réellement des fossiles authentiques, et il me paraît impossible qu'on ait fait artificiellement ce que j'ai sous les yeux. "

L'authenticité de la mâchoire n'était pas d'ailleurs sérieusement mis en doute : on ne fit d'objection que sur ce point que la matière colorante de la couche ne l'avait pas suffisamment pénétrée, et cette objection tombait d'elle-même parce que la matière colorante de la couche est fort peu pénétrante.

Ce n'était point assez pour trancher une question semblable et grosse de conséquences. On ne pouvait d'ailleurs la laisser en suspens. Les savants intéressés prirent le plus court chemin pour arriver à une solution. C'est la période la plus intéressante du *procès de la mâchoire*.

Partagés d'opinion, mais également désireux de connaître la vérité, MM. Falconer et de Quatrefages résolurent de reprendre en commun l'examen des points en litige, et d'ouvrir à ce sujet une enquête...

M. Falconer se rendit à Paris, accompagné de MM. Prestwich, Carpenter et Busk, tous membres de la Société royale de Londres ; il engagea MM. Lartet, Desnoyers et Delesse à prendre part au débat. M. Milne-Edward fut prié de diriger les travaux de la réunion et " de servir de modérateur entre les partisans des opinions contraires. " MM. Dela-

fosse, Daubrée, Hébert, puis MM. Gaudry, l'abbé Bourgeois, Buteux et Alphonse Edwards vinrent également prendre part à la discussion (5).

Une première séance eut lieu au Muséum, le 9 mai. La discussion porta sur les caractères d'authenticité des haches. Tous les membres de l'assemblée furent d'accord sur ce point que l'existence de certains caractères de vétusté permettaient de conclure l'ancienneté de l'origine ; mais Messieurs de la Société royale seuls persistèrent à penser que l'absence de ces caractères suffisait pour faire infirmer l'authenticité ; or, c'est ce que l'expérience a démenti plus tard. Dans tous les cas, ce jugement ne pouvait rien faire préjuger relativement à la mâchoire, à l'examen de laquelle furent consacrées les séances suivantes. Elle fut soignée, lavée, brossée et les matières détachées, comparées à celles du terrain, furent reconnues identiques, sauf cependant un léger enduit de sable grisâtre renfermé dans l'intérieur du canal de l'artère dentaire et différenciant complètement de l'enveloppe noirâtre. Ce fait, on le comprend, était de nature à susciter des doutes chez des esprits même non prévenus.

L'enquête fut alors transportée sur les lieux mêmes, à Moulin-Quignon. Plusieurs savants et hommes de mérite s'y ajoutèrent au personnel déjà assez nombreux de l'expédition : c'étaient MM. de Vibraye, Delaunoy, Garigou, Bert et Vaillant. Des précautions minutieuses furent prises par MM. Edwards père et fils pour éviter toute supercherie de la part des ouvriers, sur lesquelles les membres de la commission exercèrent la plus rigoureuse surveillance.

La carrière de Moulin-Quignon, près Abbeville, s'exploite à ciel ouvert, au moyen d'une tranchée d'environ cinq mètres de profondeur sur quarante à cinquante mètres de long. Elle fut d'abord déblayée, puis la tranchée fut poussée de façon à entamer successivement des portions du dépôt qui n'avaient pas encore été mises à nu. C'est alors qu'on mit à découvert plusieurs lits très-minces du même sable grisâtre trouvé dans le canal de l'artère dentaire de la mâchoire ; de sorte que l'incident allégué d'abord contre la certitude du séjour de la mâchoire en ce lieu se transforma en un témoignage triomphant.

A continuer.

Conservation du bois dans la terra.

On sait avec quelle promptitude pourrit en terre l'extrémité des tuteurs employés pour maintenir ou soutenir les arbres, les trilles, les dahlias, etc. Le plus souvent on est obligé de refaire leur pointe chaque année, de telle sorte qu'ils deviennent bientôt trop courts et ne tardent pas à être hors de service. Sans doute on atténue le mal en carbonisant la superficie du bois destinée à être plantée en terre, ou en l'enduisant de goudron ou de substances analogues ; mais on en obtient ainsi qu'une conservation médiocre. On a dès lors cherché à obtenir un enduit qui, appliqué sur le bois y formât un revêtement presque pierreux, qui résistât parfaitement à l'humidité, et qui, par suite, garantît efficacement les parties saines contre l'influence destructive du sol humide. Celui dont nous trouvons la composition indiquée par le journal *Allemand Alg. Thur.*

(1) Comptes-rendus de l'Académie des sciences, remarques de M. Elie de Beaumont.
(2) M. Falconer est l'auteur de remarquables travaux sur l'Inde.
(3) *Times* du 25 avril 1863.
(4) Les dendrites sont des sortes de cristallisations arborescentes et très ténues qui proviennent d'infiltrations.
(5) Lettre de M. Falconer.

